

COMPTES RENDUS**Lowenthal, David***Passage du temps sur le paysage*

Traduit de l'anglais par Marianne Enckell.

Infolio éditions, Gollion, 2008, 335 p.

Publié en français à l'initiative de Gilles Barbey, ce recueil regroupe une quinzaine d'essais du géographe anglais, inédits en français et s'étendant sur près d'un demi-siècle jusque dans les années 2000. Le choix des textes n'a pas été facile à établir vu l'importance de la production de l'auteur ; ainsi ont dû être abandonnés les essais sur les paysages grecs, australiens ou caraïbes. Il subsiste toutefois un livre essentiel divisé en 4 parties : Théorie du paysage ; La Nature à l'état sauvage ; Paysage et mémoire ; Culture du paysage : regards et perspectives. A vrai dire, la réflexion théorique traverse tous les chapitres, et les cas concrets abondent dans des études équilibrées, qui montrent la ligne de force séparant le Nouveau Monde du Vieux Monde.

Alors que le paysage actuel se double d'une dimension écologique de plus en plus prégnante, et donc d'une dimension utilitariste, la réflexion de D. Lowenthal débute avec la préoccupation esthétique ; il s'agissait dans l'après-guerre dévastateur de protéger les « beaux paysages naturels », tant aux Etats-Unis qu'en Angleterre. Or, cet idéal, note-t-il, est en train de disparaître : « La beauté n'est plus en vogue, ni le détachement contemplatif censé susciter son appréciation. On tourne en dérision les panoramas de charme, qui seraient superficiels, frivoles, sans âme : s'attarder sur eux, c'est lésiner sur des valeurs du paysage moralement supérieures comme l'aspect écologique, l'adaptation à l'habitat, la santé publique ou l'authenticité historique. Oser parler de l'aspect visuel d'un paysage, c'est ne pas prêter attention à la manière dont il fonctionne. Les gardiens et les conservateurs du paysage évitent soigneusement toute allusion au plaisir que l'on peut en retirer » (p. 13).

A vrai dire, cette dimension contemplative du paysage reste la plupart du temps implicite, dans les textes juridiques censés conserver et entretenir les paysages dignes d'intérêt. La Convention européenne du paysage (2000), très synthétique et bien articulée, en est un parfait exemple. Le paysage y est associé aux identités nationales, locales, et bien sûr européennes, sa dimension durable y est intégrée, mais le texte ne s'étend pas sur le regard culturel et personnel, fondement même de la notion de paysage. On sait qu'il faut plutôt aller chercher du côté de la géographie humaniste et culturelle, dont David Lowenthal est un pionnier.

Qu'est-ce qui justifie la protection d'un paysage, qu'est-ce qui fonde la notion de patrimoine à sauvegarder et à léguer aux générations suivantes, comment le paysage est-il imbriqué avec la notion du temps, temps de l'histoire mais aussi temps de la mémoire vécue ? David Lowenthal délivre une réponse à la fois très humble et très profonde à cette question qui nous taraude quand nous visitons ou revisitons un paysage « d'intérêt historique » : « la conscience que nous avons des paysages provient d'abord d'expériences de l'enfance et d'observations basées sur les sens, non sur l'utilité. Nous ne mettons jamais totalement de côté cette perception immédiate ; nous restons attachés, profondément et durablement, à des souvenirs visuels ancrés dans l'existence, non dans la fonction (...) » (p. 13). Ce serait un premier principe : la conservation d'un paysage est d'abord ancrée dans l'existence humaine ; il s'agit de pouvoir se remémorer son propre temps existentiel et de faire en sorte que les générations qui suivent aient aussi accès à ce bonheur-là. La principale vertu du paysage est donc celle d'une transmission. Le reste, c'est-à-dire la sauvegarde pratique et technique d'un paysage, découle de cette volonté première et suit par effet d'entraînement. Protéger un paysage, c'est aussi et surtout sauvegarder des traditions, des pratiques, entretenir des valeurs dans un monde qui choisit souvent, par paresse ou par commodité, la stratégie de l'effacement.

Le beau titre *Passage du temps sur le paysage* illustre le message d'un des chapitres : « La valeur du vieillissement et du délabrement », écrit en 1994. Là aussi, l'auteur ne craint pas d'aller à contre-courant de notre époque « anti-âge » : il montre combien un paysage, tant naturel, rural qu'urbain, gagne à laisser apparents les signes du passage du

temps : « Dans le passé, le délabré était apprécié comme la preuve d'une utilisation durable » (p. 190). L'époque médiévale et surtout le romantisme ont beaucoup mis en avant l'esthétique du déclin et de la fragilité des choses humaines. La Renaissance, par contre, se montra dégoûtée par les blessures du temps et fit du neuf en se référant au classicisme. L'auteur montre comment, vers la fin du XVIII^e siècle, émerge à nouveau la culture du brisé, le culte du pittoresque et de l'authenticité prôné par les voyageurs romantiques. John Ruskin appréciait la maçonnerie patinée et considérait toute marque de vieillissement comme « une beauté réelle », soutenant que l'usure ennoblissait tout ornement sculptural (p. 192) : « Si le style est pauvre, (le temps) l'enrichira ; s'il est surchargé, il le simplifiera ; s'il est dur et violent, il l'adoucir » (ibid.). Victor Hugo ou Théophile Gautier pensaient de la même manière.

Le débat entre le « faux vieux » et le « vrai vieux » ne date pas d'aujourd'hui ; il se poursuit dans les stratégies de conservation. Certains penchent pour le « vieillissement planifié », cependant que « maintenir ou fabriquer du délabrement coûte cher et est souvent instable, abrégeant même parfois la vie utile d'un objet ou d'un bâtiment » (p. 197). On pressent où va la sympathie de l'auteur : ne pas effacer les marques du passage du temps, ce qui revient aussi à montrer l'action de la Nature dans les réserves, parcs et jardins.

Bertrand LEVY
Département de Géographie
Université de Genève
Bertrand.Levy@unige.ge